

REVUE

ADVENTISTE

XXVIII^e ANNÉE

1^{er} JUIN 1924

Voici l'Epoux

Le peu d'amour, voilà ce qui sépare.
L'amour peut tout ; hélas ! il est trop rare.
L'amour s'unit au pouvoir du Dieu fort,
Et peut briser les liens de la mort.
Son grand pouvoir en Jésus se déclare ;
Jésus aimait, et du sépulcre avare
Son cri puissant fit remonter Lazare.
Il déplorait notre incrédulité,
Qui de son bras gênait la liberté.

*De son retour à peine on se soucie
Nous pourrions tout, croyant au vrai Messie ;
Jésus hâtant son apparition,
Nos jours verraient la résurrection.*

Il est minuit, une ombre plus épaisse
Semble attarder l'effet de la promesse ;
Mais il est temps de sortir du sommeil,
Un cri d'archange a sonné le réveil.
Comme l'éclair, une parole ailée
A fait le tour de la terre ébranlée ;
Du Groenland jusqu'aux fleuves hindous
A retenti le cri : Voici l'Epoux !

Savants d'hier, vos lampes enfumées
Rassurent peu nos âmes alarmées.
Vous méprisez la divine onction
Qui du Seigneur suivit l'ascension ;
Craignez de voir dans les scènes dernières
Pâlir soudain vos trompeuses lumières ;
Lorsque, essayant de vous joindre à Jésus,
Il vous dira : « Vous m'êtes inconnus. »

(*La Fille de Sion, d'A.-F. PETAVEL.*)



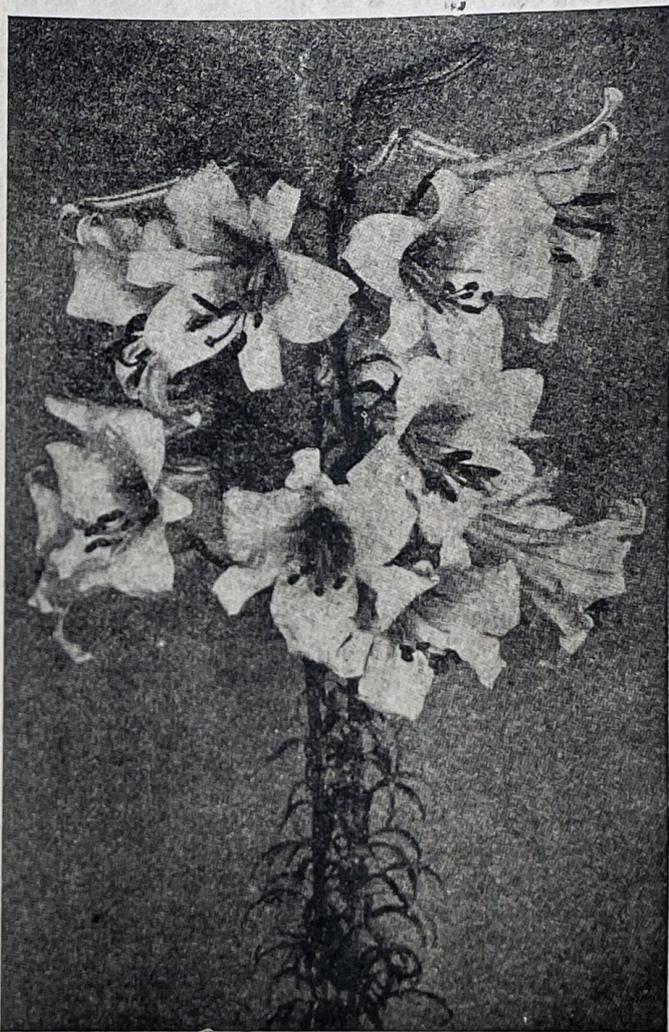
Trois degrés

« Heureux celui qui prend son plaisir dans la loi
de l'Éternel. » Psaume 1 : 2.

Il y a trois étapes dans l'obéissance :

On obéit d'abord par crainte ; la loi par ses menaces, ses châtiments s'impose à l'homme et le contraint. Pour ceux qui obéissent ainsi la parole de Dieu est un opprobre, ils n'y prennent point de plaisir.

Puis la raison reconnaît que la loi est juste, qu'il est avantageux à l'individu comme à la société de se soumettre à son autorité. L'homme adhère.



Lys incandescent

Mais le chrétien va plus loin encore : la loi devient pour lui le moyen de connaître la volonté du Père, de répondre à son désir, de le servir. Il obéit avec joie, mettant tout son cœur à satisfaire Celui qu'il adore et qu'il aime, et il s'écrie avec le psalmiste :

« Je me réjouis en suivant tes préceptes comme si je possédais tous les trésors. »

P. B. M.

Fais-moi dès le matin entendre ta bonté ! Car je me confie en toi. — *David.*

L'Eglise de Christ, son plus précieux joyau

Par Mme E.-G. White

(Suite.)

La vraie Eglise n'est pas Babylone.

p20 Dieu a une Eglise, un peuple élu. Et si tous pouvaient voir, comme je l'ai vu, l'étroite intimité que Jésus entretenait avec son peuple, on n'entendrait pas prêcher certain message qui dénonce l'Eglise comme étant Babylone.

Dieu a un peuple dont les membres sont ouvriers avec Lui, et marchent hardiment de l'avant, n'ayant en vue que sa gloire. Entendez la prière de Celui qui nous représente au ciel : « Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire. » Oh ! comme notre divin Chef soupire d'avoir son Eglise auprès de Lui ! Elle a participé avec Lui à ses souffrances et à son humiliation, et sa plus grande joie sera de l'avoir auprès de Lui pour partager sa gloire (...)

Comme David, nous pouvons prier dès maintenant : « Il est temps que l'Eternel agisse, ils transgressent ta Loi. »

Les hommes ont poursuivi la voie de la désobéissance à la loi de Dieu, tellement qu'ils sont arrivés à un degré d'insolence sans précédent. Dans leur pratique de la désobéissance, ils approchent rapidement de la limite de la patience et de l'amour de Dieu ; aussi Dieu ne tardera-t-il pas à intervenir. Il ne manquera pas de revendiquer son honneur, et de réprimer l'iniquité prévalente. Est-ce que les observateurs des commandements de Dieu se laisseront emporter par ce funeste courant ? Parce que la loi de Dieu, qui est le fondement de son gouvernement dans le ciel et sur la terre, est un objet universel de ridicule, seront-ils tentés de perdre l'amour qu'ils ont pour elle ? — Nullement. A mesure que les hommes l'accablent de mépris et de quolibets, la loi de Dieu devient, pour son Eglise, toujours plus précieuse, plus sainte, plus honorable. L'Eglise dira avec David : « Ils transgressent ta loi. C'est pourquoi j'aime tes commandements, plus que l'or et que l'or fin ; c'est pourquoi je trouve justes tes ordonnances, je hais toute voie de mensonge. »

p21 L'Eglise militante n'est pas encore l'Eglise triomphante ; mais Dieu aime son Eglise, et Il nous montre par le prophète (Zacharie 3 : 1-7) comment Il s'oppose et résiste à Satan, lorsque ce dernier dépeint ses enfants comme couverts de haillons, et qu'il demande le droit de les détruire (...)

Gens dont il faut se méfier

Quand on voit s'élever des hommes prétendant avoir un message de la part de Dieu, et qui, au lieu de combattre contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, ils se forment en bataillon carré pour diriger leurs armes contre l'Eglise militante, méfiez-vous de ces gens-là. Ils ne portent pas le certificat du ciel. Ce n'est pas Dieu qui les a chargés de ce travail. Ils s'efforcent de détruire ce que Dieu veut restaurer par le message aux Laodicéens. Dieu ne donne à personne un message qui décourage l'Eglise. Il réprimande, Il censure, Il châtie ; mais ce n'est qu'afin de restaurer et d'approuver (...)

Organisation et développement

Il y aura bientôt quarante ans depuis que nous avons inauguré parmi nous l'organisation. J'ai été au nombre de ceux qui y ont coopéré dès le début. Je connaissais les difficultés qu'il a fallu surmonter et les maux qu'il était urgent de corriger par elle ; et j'ai surveillé son influence sur les progrès de la cause. Dès les premiers temps de l'œuvre, Dieu nous a donné sur ce point les lumières spéciales, et cette lumière, comme les leçons que l'expérience nous a données, devrait être considérée avec soin.

Dès le début, notre œuvre a été agressive. Nous étions peu nombreux et pauvres pour la plupart. Nos vues étaient à peu près inconnues du monde. Nous n'avions pas de lieux de culte ; nous avions peu de publications et un outillage très limité pour travailler. Les brebis étaient dispersées le long des chemins et dans les carrefours, dans les villes, les villages et les forêts. Notre Message, c'était les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

Unité de la Foi et de la Doctrine

Mon mari, avec les frères Joseph Bates, Etienne Pierre, Hiram Edson et d'autres hommes perspicaces, nobles et fidèles, faisait partie de ceux qui, après le passage du temps en 1844, s'étaient unis pour la recherche de la vérité comme pour un trésor caché.

Nous nous réunissions, l'âme oppressée, demandant à Dieu de pouvoir être un dans la foi et dans la doctrine ; car nous savions que Christ n'est pas divisé. Prenant un point à la fois, nous en faisons l'objet de nos études. On ouvrait la Bible dans un sentiment de solennité et de crainte. Souvent nous jeûnions pour être mieux à même de comprendre la vérité. Si, après d'ardentes prières, un point restait obscur, on le discutait, et chacun exprimait librement sa pensée ; puis on s'agenouillait de nouveau, et d'instantes supplications montaient vers le ciel pour demander à Dieu d'avoir tous la même pensée, afin d'être un comme Christ et le Père sont un. Souvent, les larmes coulaient.

Des heures entières et quelquefois la nuit tout entière se passaient dans l'étude solennelle de l'Ecriture, en vue de comprendre la vérité pour le temps actuel. Il arrivait que l'Esprit de Dieu descendait sur moi ; des passages difficiles étaient éclaircis par l'instrument que Dieu s'était choisi, et alors l'harmonie devenait parfaite. Nous étions tous un même esprit et une même pensée.

Nous avions surtout à cœur que les Ecritures ne fussent pas tordues pour s'accorder avec les opinions d'un homme quelconque. Pour diminuer nos divergences, nous ne nous arrêtons pas sur des points de minime importance sur lesquels les opinions étaient partagées. L'ardent désir de chacun était, au contraire, de parvenir à un état de choses qui pût répondre à la prière de Jésus, demandant que ses disciples ne soient qu'un comme Lui et le Père ne sont qu'un.

Quelquefois, un ou deux frères s'obstinant à combattre une idée présentée, se laissaient aller aux

¹ Ces paroles s'écrivaient en 1892. — Réd.

impulsions naturelles de leur cœur ; mais quand cette disposition paraissait, on suspendait l'étude, et la séance était ajournée, donnant à chacun l'occasion de chercher Dieu, et d'étudier le point de divergence sans en parler avec d'autres, et n'attendant que la lumière d'En-Haut. Nous nous séparions dans une entière cordialité pour reprendre aussitôt que possible la suite de nos recherches. Il arrivait que la puissance de Dieu descendait sur nous d'une façon remarquable ; aussi, lorsqu'une lumière radieuse venait nous révéler les points de la vérité, notre joie

commune était arrosée de larmes. Nous aimions Jésus, nous nous aimions l'un l'autre.

Notre nombre augmentait de plus en plus. La semence répandue était arrosée de Dieu, et prenait de l'accroissement. Au début, nous nous réunissions pour le culte, et nous présentions la vérité à ceux qui venaient écouter ; c'était dans des maisons particulières, dans de grandes cuisines, dans des granges, dans des bosquets et dans des salles d'école. Mais le temps ne tarda pas à venir où nous pûmes construire d'humbles lieux de culte. (A suivre.)

Visions et Somnambulisme

(Suite et fin)

Les extases et révélations de la jeune somnambule que nous présente M. le pasteur Delattre, et chez laquelle nous reconnaissons volontiers une réelle piété, soutiennent-elles l'épreuve doctrinale de la Parole de Dieu ?

Au contraire, sur dix points au moins, nous trouvons ces révélations en contradiction flagrante avec l'enseignement de notre vieille Bible. Nous ne pouvons en donner la preuve que très brièvement.

PREMIER POINT : La « Vierge Marie ». — A en croire les songes de Mlle P. B., la mère de Jésus occupe dans le ciel une place de haute surveillance sur les enfants. Elle est « comme une reine au milieu d'eux » (page 184). Elle est « assise sur un autel » (page 191) ; sa « couronne porte trois cordons de perles fines » (page 192) ; elle enfanta le Sauveur sans douleurs. Ces « révélations » déchirent le voile du silence que l'Écriture a jeté sur la vie subséquente de la mère de Jésus, et elle tendent la main à la piété catholique et à l'adoration de Marie. A ce double point de vue, elle doivent être rejetées comme fausses.

DEUXIEME POINT : La Nouvelle Terre ignorée et remplacée par un Paradis inter-planétaire. — Le paradis des *Merveilleuses Révélations* n'est pas celui de la Bible, qui est notre terre restaurée et rétablie dans son état primitif. Il suffit de rappeler les promesses à Abraham : Gen. 15 : 17 ; Rom. 4 : 30 ; Hébr. 11 : 8-16 ; Esa. 35 ; 65 ; Mat. 5 : 5 ; Apoc. 21 ; 22. Au lieu de cela, on nous enseigne que les élus sont dispersés et répartis entre les différentes planètes de notre système, qui représentent autant de degrés divers de récompenses. Étrange « patrie » céleste, dont les membres sont exilés aux quatre coins du ciel, et divisés en autant de castes qu'il y en a aux Indes ! C'est ainsi que les enfants morts en bas âge, au lieu d'être entre les bras de leur mère, sont logés dans le soleil avec la « Vierge Marie » comme gouvernante principale.

TROISIEME POINT : Les Tourments éternels. — Cette doctrine, — digne du Moyen-Age et de l'Inquisition, dont une étude approfondie de la Parole de Dieu a fait justice depuis un demi-siècle, et que de nombreux théologiens et pasteurs ont rejetée aujourd'hui, — doctrine qu'on n'ose plus prêcher tellement elle heurte le sentiment de la justice et de l'amour de Dieu, — revient à tout instant dans les *Révélations*. Elles n'hésitent pas à essayer de décrire les tortures des damnés, ni à répéter à satiété que ces tourments

durèrent aux siècles des siècles. Il y a ici un démenti audacieux infligé à deux cents passages de la Bible qui disent formellement que les méchants seront brûlés et exterminés. Citons-en un seul : « Tu châties les nations, tu détruis le méchant, tu effaces leur nom pour toujours et à perpétuité... Leur souvenir est anéanti. » Psa. 9 : 6, 7.

QUATRIEME POINT : Deuxième Probation. — S'il y a une doctrine anti-biblique et dangereuse, c'est bien celle-ci, malgré le fait qu'elle devient de plus en plus populaire depuis un tiers de siècle. Les récits de notre somnambule enseignent qu'il est possible, dans l'autre monde, de passer d'un état de perdition à un état de grâce (page 20, 27, 28, 29). Avec cela, l'œuvre du salut et de la sanctification se poursuit de l'autre côté, ce qui renverse l'enseignement de Jésus-Christ.

CINQUIEME POINT : Le Purgatoire. — « Il peut se passer des éternités avant qu'aucun soulagement ne soit apporté à leur sort » (au sort des damnés), p. 21. Qui ne reconnaît, ici, le purgatoire, nettement esquissé ? Et puis voici « le véritable enfer » : « Il n'y a pour eux aucune espérance de délivrance, d'éternité en éternité. » Ce livre, écrit par des protestants et pour des protestants, nous ramène en plein catholicisme. Avis à M. le cardinal Andrieu, de Bordeaux, qui s'intéressera sûrement à son écoulement.

SIXIEME POINT : Toutes les Religions sont bonnes. — C'est une chose de dire que Dieu sait se révéler à toutes les âmes sincères et affamées de justice, quoique privées involontairement de la lumière de l'Évangile sous sa forme révélée. C'en est une autre de répéter à tort et à travers que *toutes les religions conduisent à la félicité éternelle*. Or c'est là ce qu'on doit déduire nettement de la visite de notre somnambule dans les différentes planètes (pages 43, 57, 109, 150, 179, 197), où elle trouve « des païens de toutes les religions ». Devant cette phrase qui revient à chaque instant : « Il y en a ici de toutes religions », on a le sentiment que tous les cultes et toutes les croyances se valent et mènent également au salut, ce qui est la négation pure et simple du Christ, de la Bible et de la mission en terres païennes.

SEPTIEME POINT : L'Église catholique. — Dans ces visions accordées à une protestante, l'Église romaine reçoit son petit certificat de bonne conduite. En effet : « J'ai vu un plus grand nombre d'élus provenant de la confession catholique que d'autres, ce qui s'explique par le fait qu'elle est la plus répandue

et la plus ancienne. » Qu'il y ait un grand nombre d'âmes sincères dans l'Eglise catholique : qu'on puisse y trouver le salut éternel malgré le formalisme et le sacerdotalisme qui y règnent en maîtres, nous le reconnaissons. Mais dire qu'elle fournit un plus grand nombre d'élus (en proportion) que les autres confessions chrétiennes, celles qui s'efforcent d'être fidèles à la Bible, à Jésus-Christ, au salut par grâce, à la sanctification, — c'est nier la grâce au profit des sacrements, c'est rejeter la foi au profit des œuvres mortes, c'est jeter la Bible par-dessus bord au profit de la tradition ; c'est, en un mot, mettre l'Eglise, la papauté, l'Inquisition à la place de Jésus-Christ. Dire, en outre, que l'Eglise catholique est « la plus ancienne » (p. 150) des Eglises, c'est affirmer l'identité de l'Eglise des papes avec l'Eglise des premiers siècles, la « Prostituée », la Babylone de l'Apocalypse avec la femme pure et chaste qui est l'épouse de l'Agneau.

HUITIEME POINT : Le Jour du Repos. — Sans en avoir l'air, nos *Révélations Merveilleuses* tranchent lestement certaines questions dogmatiques restées jusqu'ici non résolues entre les théologiens. La question du dimanche et des jours fériés n'est point ici résolue dans le sens biblique, loin de là. Les *Révélations*, qui parlent respectueusement des commandements de Dieu (pages 33 et 148), effacent tout simplement le quatrième précepte du Décalogue. Jésus n'a point institué de jours fériés, les apôtres non plus. Le seul jour de repos sanctifié en Eden, confirmé au Sinaï, et observé par Jésus-Christ, leur suffisait. Par contre, les *Révélations* autorisent, recommandent, et instituent tout une série de jours fériés dont le premier jour de la semaine, inconnu de Jésus et de l'Eglise primitive, sera le principal (pages 166, 172). Nous citons :

« Quant au jour de la naissance de Jésus, et au jour de sa circoncision, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension et de la Pentecôte, ces jours sont dans les cieux des jours de joie exceptionnellement débordante. »

On ne nous dit malheureusement pas quel jour Jésus est né ni quand il fut circoncis, mais peu importe : « La profanation du dimanche, entre autres, nous dit-on, est un péché particulier et grave » (page 166). « Où il n'y a point de loi, il n'y a point de péché », dit l'Ecriture sainte. Comme il n'y a point de commandement pour le dimanche dans la Bible, on pouvait être tranquille. L'esprit de la somnambule de 1923 a découvert la loi du dimanche dans la Bible : il a seulement oublié de nous en indiquer l'endroit ; ou peut-être ses révélations prennent-elles tout simplement la place de la Bible et du Décalogue. C'est « l'ange » de lumière qui change l'Evangile !

NEUVIEME POINT : Le Suicide encouragé. — C'est du moins ce que peut conclure un lecteur non prévenu, puisqu'un jeune homme qui s'était pendu parce qu'il n'aimait pas son métier est déjà parvenu, de l'autre côté, à un état de félicité intéressant (page 133) : il est dans la lune où sont transportés ceux qui « sont délivrés des souffrances du premier degré » ; dans la lune, où le bonheur est plus grand que celui de l'être le plus heureux en ce bas monde ; dans la lune, où « tout est divin » !

DIXIEME POINT : La Conversion falsifiée. — La doctrine de la conversion et de la sanctification est méconnaissable dans les *Révélations* (pages 83, 106, 166). L'héroïne elle-même quoique pieuse, n'est, paraît-il, pas encore véritablement « née de nouveau » : elle n'est « pas encore une vraie chrétienne ». et

« ses péchés ne lui sont pas encore pardonnés » ! ! Tel est le cas d'une jeune fille qui s'applique à lire sa Bible et à aimer Dieu, et qui connaît par conséquent la gratuité et l'instantanéité du pardon pour celui qui croit. Ou plutôt, c'est là ce que les *Révélations* d'un esprit perfide voudraient lui faire accroire. En revanche, des masses de fétichistes et de païens « de toutes les religions » se promènent la tête haute dans les plus sublimes régions de la félicité ! ! On croit rêver devant de pareilles aberrations. Ou plutôt : comme on reconnaît bien là la griffe de l'archi-séduteur sous son masque d'enjôleur !

ONZIEME POINT : L'Etat des Morts. — Il suffit, pour reléguer ces *Merveilleuses Révélations* dans la catégorie des fraudes occultes, de constater que tout cet édifice est échafaudé sur une doctrine anti-scripturaire. Nous avons laissé ce point pour le dernier, quoiqu'il ne sera pas admis par tous les chrétiens, bibliques. Rien n'est plus clair, cependant, pour qui lit la Parole de Dieu sans préventions et sans parti pris, que la doctrine du *sommeil des morts*, enseignée par Job, par David, par Ezéchias, par saint Paul, qui parlent sans cesse du « sommeil de la mort », de ceux qui « dorment » dans le tombeau, là où on ne « loue pas » le Seigneur, où il n'y a « plus de souvenir » de Dieu, là où on « ne sait rien », où il n'y a plus « ni amour, ni haine », ni aucune activité. Psa. 13 : 4 ; 6 : 6 ; 1 Thes. 4 : 13 ; Eccl. 9 : 5, 6.

Devant ce dogme, toutes les inventions du Moyen Age, basées sur la doctrine opposée : les prières pour les morts, le purgatoire, le paradis et l'enfer au moment de la mort, le culte des saints et de la Vierge, ainsi que tous les beaux paradis planétaires où seraient distribués d'ores et déjà les élus de notre humanité, — tout cet immense château de cartes s'écroule.

Quant à Mlle P. B., nous l'avons dit : nous n'hésitons pas à la croire une chrétienne sincère et une personne estimable. Elle n'est pas responsable des manifestations occultes dont elle a été la victime de la part du grand Ennemi ; pas plus que telle de ses victimes innocentes du temps de Jésus. Luc 13 : 16 ; Jean 9 : 1-3. Le Tentateur, qui n'en est pas à sa première ni à sa millième tentative pour ébranler les âmes, pour enrayer la proclamation de la vérité, l'a choisie précisément à cause de ses bonnes dispositions et de son entourage pieux. Nous lui conseillons de se cramponner à sa Bible, et de prier Dieu sincèrement de la délivrer de toutes nouvelles « révélations » de la part du grand Séduteur. Elle sera exaucée, et elle trouvera — ainsi que tous les lecteurs du livre écrit à son sujet — une joie infiniment plus pure à lire les paroles des prophètes, de Jésus et des apôtres qu'au contact équivoque de « révélations » surnaturelles, religieuses en apparence, mais contradictoires et anti-chrétiennes.

J. V.

La sanctification s'opère par le Saint-Esprit et pour Lui, et cela dans une série ininterrompue de cycles où ils s'alternent tout en grandissant dans le cœur du croyant. La sanctification — qui n'est possible que par le Saint-Esprit — prépare le cœur à en recevoir une effusion toujours plus grande, et cela en vue d'un degré toujours haut dans la sanctification. C'est une spirale qui monte vers Dieu. — Pré-tendre arriver à l'effusion du Saint-Esprit et à la perfection d'un seul coup, et délaissier pour cela les devoirs de la vie quotidienne, c'est une erreur qui a porté, souvent déjà, des résultats lamentables et désastreux.

v.

En 1844 et Après

Par J.-N. Loughborough

(Suite et fin)

Joseph Bates

En 1776, lors de la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, les Anglais capturèrent un jeune Américain qu'ils voulurent enrôler dans leur armée. S'étant évadé, et ayant été repris, il passa deux ans en prison à Prince Turn, en Angleterre à quinze milles de Plymouth. Cette circonstance l'encouragea à rester toujours, à l'avenir, ferme à ses convictions, quoiqu'il lui en coûtât. Devenu capitaine de vaisseau, il épousa une respectable chrétienne de Fair Haven, Mass., qui pria constamment pour sa conversion.

En préparant sa valise de voyage, un jour, elle avait caché un Nouveau Testament dans ses vêtements. En cours de route, il se mit à le lire et eut le cœur touché. A l'arrêt du navire, il se rendit dans un bosquet, où, se mettant à prier instamment, il se convertit à Dieu. A son retour chez lui, il se fit baptiser et recevoir membre de l'église dont sa femme faisait partie.

Durant le voyage suivant, il interdit à ses hommes de boire et de jurer, et de retour dans sa ville, il organisa une société de tempérance qui devait être la première de ce genre qu'on eût organisée aux Etats-Unis. Peu de personnes, aujourd'hui, dans le mouvement de la tempérance, lui accordent l'honneur d'en être le fondateur.

En Amérique du Sud, il vendit les actions qu'il possédait sur son vaisseau, pour la somme de onze mille dollars et revint chez lui par un autre navire chargé de son magot. En cours de route, on aperçut un bateau pirate qui les suivait, évidemment en quête d'or. Que faire ? Pendant qu'il priait à ce sujet, le cuisinier lui cria : « Capitaine Bates, versez votre sac dans mon chaudron ; je jeterai dessus les pommes de terre pour le dîner ; ils ne viendront sûrement pas regarder là. » Ainsi fut fait ; la visite des pirates eut lieu, et l'or de Bates, échappant à leur recherche, fut plus tard employé à la cause de Dieu.

A son arrivée à Fair Haven, Bates entendit et embrassa de tout son cœur le message du retour de Christ, et se consacra avec tout son avoir à l'avancement de la vérité. La plupart de ses travaux s'accomplirent dans le Massachusetts, où il se faisait accompagner de frère Gurney comme chantre évangéliste. Une fois, au milieu de l'hiver, il fit une campagne dans le Maryland. L'annonce du prochain retour du Seigneur éveilla une émotion telle parmi les esclaves, qui voyaient déjà le jour de leur délivrance, que leur propriétaire organisa un soulèvement pour expulser les évangélistes. On les avertit que s'ils ne s'en allaient pas, on les ferait sortir de la ville à la grande vitesse. Frère Bates envoya pour réponse un billet, moitié cavalier, moitié humoristique qui gagna le chef de la bande. Plein d'admiration pour



Jésus à la recherche des siens

l'évangéliste, il dit à ses hommes : « Laissez ces gens en paix : le premier qui les touchera attrapera une volée de ma main. »

Frère Bates et son compagnon purent ainsi terminer leur travail avant de quitter l'endroit.

Le désappointement de 1844 n'ébranla pas les convictions de Bates. Il soutint qu'il devait y avoir une explication et réfléchissant au passage d'Apocalypse 14 : 9 : « Un troisième ange les suivit », il déclara : « Le premier et le second message ont été donnés ; en voici un troisième qui dit de ceux qui lui obéissent, qu'ils gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. »

Sur ces entrefaites, il entendit parler du groupe de croyants à Washington, New Hampshire, qui observaient le samedi comme jour de repos. « Il faut que j'aie les voir, dit-il ; il se pourrait qu'ils eussent quelques lumières sur ce sujet. » Il s'y rendit immédiatement, revint à Fair Haven au bout de quelques jours en sabbatiste convaincu, et se mit à enseigner le message du troisième ange avec le Sabbat à ses frères du Massachusetts.

C'est en voyageant ainsi qu'il arriva au bout de sa petite fortune, et c'est à ce moment-là qu'il se sentit poussé par une force irrésistible à écrire une brochure sur la question du Sabbat, assuré que Dieu lui procurerait l'argent nécessaire.

Assis devant sa table, Bible et concordance en mains, il fut dérangé par sa femme, qui lui dit : « Il me manque un peu de farine pour faire ma fournée de pain. »

— Combien l'en manque-t-il ?

— Environ quatre livres, dit-elle, en lui mentionnant quelques autres achats de minime importance.

Tout l'argent qui restait à Bates était six pence anglais, soit douze centimes et demi américains.

— J'irai te les acheter, dit-il à sa femme.

De retour de l'épicerie, il déposa ses paquets sur sa table, Mme Bates entra, et lui demanda :

— D'où vient cette farine ?

— Je l'ai achetée.

— Comment ! toi, capitaine Bates, qui a conduit des navires au bout du monde, tu as osé aller m'acheter quatre livres de farine ! s'écria-t-elle avec indignation.

— Je viens, ma chère, de dépenser mon dernier sou.

— Alors, qu'allons-nous devenir ? exclama la pauvre femme.

Bates se lève, et se redressant avec toute la dignité d'un capitaine commandant son équipage : « Je vais écrire un petit livre, dit-il, je le ferai imprimer, et je proclamerai le message du troisième ange. »

— Mais qu'allons-nous devenir ? insista Mme Bates.

— Le Seigneur nous ouvrira le chemin, fit l'ex-capitaine.

— C'est ce que tu sais toujours dire, ajouta sa femme en fondant en larmes et en quittant la chambre.

Au bout de quelques minutes, absorbé dans son travail, une impression très vive le saisit : « Il y a une lettre pour toi à la poste ; va la retirer immédiatement. » Bates obéit à la voix, et trouva en effet une lettre à la poste. Comme elle n'était pas affranchie, il dit au buraliste : « J'ai l'impression qu'elle contient de l'argent. Voulez-vous en briser le cachet ? Si elle contient de l'argent, je vous payerai le port, et sinon, vous la garderez jusqu'à ce que je puisse la retirer. »

La lettre renfermait un billet de dix dollars qui en valaient trente de notre argent. Elle venait d'un frère qui s'était senti poussé à envoyer de l'argent à Bates et avait oublié, dans sa hâte, d'affranchir sa lettre. Avec cet argent, Bates acheta de la farine, des pommes de terre, du sucre et d'autres provisions. Il les fit livrer par l'épicier avec cet ordre : « Déposez tout cela sur le perron de devant, et ne faites pas attention si la dame vous dit que ce n'est pas pour elle. »

De là, Bates se rendit chez un imprimeur, s'arrangea pour l'impression de mille exemplaires de sa brochure, rentra chez lui par la porte de derrière, et se remit à écrire. Mais bientôt les provisions s'entassaient sur le perron, et sa femme, tout essouffée, entra lui demander ce que signifiait ce monceau de denrées alimentaires. Bates répondit tranquillement : « Mais c'est très bien ; c'est le Seigneur qui l'a envoyé. »

Et la brave femme, tremblante de crainte et d'espérance :

— C'est ça que tu dis toujours !

Bates lui passa la lettre :

— Lis ceci et tu verras d'où ça vient.

Mme Bates lut la lettre, puis s'en alla dans sa chambre remercier Dieu et lui confesser son incrédulité.

La brochure était imprimée. Mais Bates s'était arrangé de ne la retirer que quand tout serait payé. Voici comment se fit le dernier versement. Un jeune forgeron, nommé Gurney, à qui son patron devait cent dollars, avait résolu d'accompagner Bates dans une tournée d'évangélisation. Son patron refusa de le payer sous prétexte qu'il le quittait trop soudainement. Mais quelques jours plus tard, il lui dit : « Gurney, je veux être honnête ; je vous dois cent dollars ; les voici. » Et Gurney alla payer secrètement le reliquat de la facture d'imprimerie.

Plus tard, dans la journée, Bates, voyant l'imprimeur, s'excusa de son retard. L'imprimeur lui dit : « Ce matin, de bonne heure, un homme qui m'est inconnu est venu solder votre facture. »

Je tiens ceci de Gurney lui-même. Bates n'a jamais su qui avait payé sa facture le jour même où le travail d'impression était terminé. Ainsi, grâce à Dieu, la brochure sur le Sabbat ne fut pas retardée d'un seul jour.

(A suivre).

Fermeté récompensée

(D'une lettre particulière.)

Le 13 mars, mon mari, était appelé à se présenter devant son commandant pour reprendre ses habits militaires qui sont à l'arsenal de Morges depuis 1917, date des cinq premiers mois de prison qu'il a eus à subir. Très ferme dans sa résolution prise devant Dieu, mon mari annonça à M. le commandant que cela lui était impossible ; que s'il reprenait ses habits, cela serait un signe qu'il marcherait en temps de guerre ; et comme il ne voulait pas tromper Dieu, il ne voulait pas tromper les hommes en leur laissant croire une chose qu'il ne ferait jamais. Sur cela M. le commandant lui dit :

— Vous serez de nouveau jugé !

— Je le sais ; mais mon seul souci est d'obéir à Dieu.

— Tâchez de trouver quelque chose pour vous faire exempter. Ce serait dommage pour vous d'être de nouveau enfermé.

— Vous pourriez peut-être trouver vous-même quelque chose. Pour moi, je n'ai aucune excuse.

Après un moment de réflexion, M. le commandant reprend :

— Je vais écrire au docteur ; venez ici le 27 mars, et nous verrons.

Le 27 mars venu, mon mari se rend chez le commandant, qui l'envoie chez le docteur. M. le docteur lui dit :

— Vous êtes le soldat Petter ? Il faut que l'on vous délivre de ce cauchemar. Venez au Château cet après-midi à 2 heures.

Ce jour-là était un jour de visite pour ceux qui demandaient à être réformés. Avant que mon mari parte, je lui dis : « Tu diras que tu as quelquefois des points au cœur » (pensant que j'avais raison). Il me répond : « Je ne veux rien dire ; c'est Dieu qui me délivrera s'il le juge bon ; sinon, je suis résolu à tout. » Inutile de vous le dire, je n'étais pas tant contente de sa réponse. Et le voilà se rendant au Château où il a dû attendre son tour.

A 4 heures, le docteur, s'adressant à ces messieurs (docteurs et chefs militaires) leur dit : « Pour le soldat Petter, êtes-vous tous d'accord ? » Réponse unanime : « Oui. » Sans visite, sans un mot de la part de mon mari, quelques minutes après, on lui présentait son livret de service avec ces mots :

Exemption absolue. Réformé.

Jugez de la joie de mon mari et de sa reconnaissance envers Dieu pour cette délivrance merveilleuse ! Aussi, quand il est rentré, et m'a tout raconté, j'ai vu mon manque de foi. Cela est encore pour moi une grande leçon qui me montre que nous devons être fidèles, puisque Dieu l'est aussi à ses promesses.

Quelques jours après (15 à 20 jours) frère Bron reçut le même ordre et fut exempté, sauf un mois de détention à faire à la colonie d'Orbe, où il est en ce moment, depuis quinze jours. Mais cela n'est rien, car alors il sera libre définitivement.

Nous voyons que le bras de Dieu n'est pas raccourci pour délivrer ceux qui se confient en Lui.

OLGA-L. PETTER.

L'ACHÈVEMENT de L'ŒUVRE ¹

Par I.-H. Evans



Nous avons une tâche immense à accomplir. Dans toute l'histoire du monde, jamais aucune tâche similaire n'a été confiée à une Eglise.

Nous avons été appelés à proclamer au monde entier la proximité de l'avènement de Christ.

Il peut arriver parfois à l'homme de commencer un travail et de s'arrêter avant de l'avoir terminé. Pour moi, j'ai toujours pensé que ce devait être une terrible chose que d'aller à la guerre, et d'être tué, blessé, ou capturé avant d'avoir pu assister à la victoire.

Une bataille doit avoir une fin, aussi bien qu'elle a eu un commencement. Il faut de même qu'un mouvement — notre message, par exemple — ait un commencement et un achèvement.

C'est ainsi que, dans notre œuvre, il y aura un dernier jour, une dernière heure, une dernière minute ! Le jugement doit arriver, ainsi que l'achèvement de l'œuvre de Dieu sur la terre. Vous ne pouvez pas lire votre Bible sans arriver à cette conclusion. L'œuvre de Dieu doit s'achever : elle s'achèvera, et lorsqu'elle sera achevée, il y aura une grande joie dans le cœur des enfants de Dieu, « de ceux qui auront été fidèles à cette œuvre durant les mauvais jours, lorsque chaque pas en avant était un effort pénible », de ceux « qui auront fait les plus grands sacrifices, alors que les autres en faisaient le moins possible ».

Pour gagner une bataille, il faut que l'armée reçoive constamment des renforts. Une armée en lutte ne peut pas rester stationnaire sans subir des pertes. Il en est de même pour nous : nous ne pouvons pas hâter l'achèvement de l'œuvre du dernier Message, si nous n'envoyons pas constamment des nouvelles recrues dans les champs missionnaires.

Mais aujourd'hui les recrues nécessaires font défaut. En Extrême-Orient, nous n'avons ajouté que bien peu d'unités à nos forces actives. Pourrions-nous, de ce pas, terminer le Message en cette génération ? Nous avons en Orient 640.000.000 d'âmes à qui annoncer l'Évangile, dont 625.000.000 sont des païens. Il y a dans ce champ une grande variété de langues et de races, et, à l'exception du Japon et des îles Philippines, nulle part en Extrême-Orient, on ne trouve l'instruction publique.

En exceptant la Division africaine, il n'y a probablement aucun pays sur la terre où il y ait une telle multitude de gens illettrés. Par le fait que le peuple ne sait pas lire nos imprimés, le Message ne peut se répandre que par le contact et par l'influence personnelle, et c'est pour cela qu'il nous faut un plus grand nombre d'ouvriers que si nous pouvions répandre la page imprimée. Après avoir donné des présidents, des trésoriers et des directeurs d'institutions à nos divers champs, il ne nous reste à notre disposition que bien peu d'ouvriers missionnaires

étrangers : nombre totalement insuffisant pour instruire le peuple et pour diriger efficacement nos ouvriers indigènes.

« Mais, dites-vous, pourquoi le comité de la Conférence générale ne vous envoie-t-il pas des ouvriers ? C'est son affaire ! Nous choisissons ce Comité ; mais c'est lui qui est responsable. » Eh bien, voici, les raisons indiquées par le Comité pourquoi il ne peut pas nous envoyer les recrues nécessaires : 1° On ne peut pas trouver d'hommes disposés à partir. 2° Il n'y a pas assez d'argent en caisse pour envoyer ceux qui voudraient aller.

Pensez à la situation qu'un tel état de choses entraîne, puis regardez bien en face vos responsabilités personnelles en ce qui concerne l'achèvement de l'œuvre. La responsabilité de fournir les recrues n'incombe pas plus aux membres du Comité de la Conférence générale qu'à chaque adventiste du septième jour, car nous sommes tous collaborateurs avec eux. C'est à l'Eglise de se charger de cette responsabilité.

Je vous entends dire : « Je donne tout ce que je puis donner. » C'est là une question que nous pouvons considérer de deux manières. On estime souvent ses propres offrandes en les comparant avec celles des autres. Si les autres donnent peu, on fait de même ; s'ils donnent encore moins, on suit leur exemple. Mais je vous poserai cette question : combien pouvez-vous sacrifier pour l'avancement du royaume de Dieu, et pour terminer l'œuvre ? Quelle récompense espérez-vous recevoir au jour des rétributions ? Grande, petite, moyenne ou nulle ?

« Mais, dites-vous, je dois économiser : je dois garder un peu d'argent en prévision de la vieillesse ainsi que pour mes enfants ; je désire leur laisser quelque chose quand je mourrai. »

Eh ! je pensais que vous étiez persuadés que le jour de la fin est proche ! S'il en est ainsi, si vous croyez réellement que la seconde venue de Jésus est à la porte, comment pouvez-vous parler d'accumuler de l'argent pour votre vieillesse ou pour vos enfants ? Comment quelqu'un qui croit ce Message peut-il avancer un tel argument ?

Quand le Seigneur récompensera chacun selon ses œuvres, comment nous présenterons-nous devant lui ? Sera-ce avec de jolies maisons, et avec tout ce qu'on peut acheter avec de l'argent ? Ou serons-nous devant Lui les mains pures, ayant mis tout notre superflu dans la cause de Dieu, grâce à une stricte économie et à un vrai renoncement ?

Il faut une grande foi pour accomplir une grande œuvre.

Je ne crois pas à la déclaration que j'ai entendue savoir « que notre dénomination a entrepris plus qu'elle ne peut accomplir ». Ou bien Dieu n'était pas avec nous quand nous avons marché par la foi pour saisir des occasions providentielles, ou bien Il n'est pas avec nous maintenant, quand nous disons qu'il

¹ Sermon prêché devant l'église de Takoma Park, le Sabbat 3 novembre 1923.

faut retrancher et limiter nos opérations missionnaires.

Permettez-moi de vous demander si chaque porte qui a été ouverte par la Providence divine, nous permettant de pénétrer dans ces pays enténébrés, n'a pas été pour nous un appel d'En-Haut ? Lorsqu'en 1884, le Seigneur ouvrit les portes de la Corée, ne voulait-il pas dire, par là, que l'Eglise devait y entrer, y planter le drapeau du Message, y rester jusqu'à ce que l'œuvre soit terminée ? Ces portes, fermées depuis plus de 18 siècles, subitement, sans effort apparent de la part de l'Eglise, se sont ouvertes à l'Évangile. Pour moi, je suis persuadé que c'était un appel divin fait à l'Eglise. Aujourd'hui, la situation en Corée est triste à faire pitié. Nous avons si peu d'ouvriers que nous sommes obligés de rester stationnaires sans plus faire un seul pas en avant. Nous avons dans ce champ plus de 3.000 membres dans nos écoles du Sabbat, mais personne pour les diriger et les instruire en vue du baptême. N'est-ce pas une situation désolante, alors que, de tous côtés, les signes des temps indiquent que notre bien-aimé Sauveur va bientôt revenir ?

Pour 1.200 membres d'églises, organisés en conférence, nous n'avons que trois évangélistes qui, eux-mêmes, sont surchargés de travaux administratifs. Comment serait-il possible d'avancer ?

(A suivre.)



Encore l'origine de l'Ecole Missionnaire

Mon article du 1^{er} mai était à peine imprimé que j'ai rencontré un fait antérieur à tous ceux qu'il renfermait, et qui est probablement le plus ancien document officiel relatif à la création de notre Ecole missionnaire. Il se trouve à la page 160 du numéro 2 de l'année 1887 de *l'Éducateur missionnaire*, imprimé à Bâle.

On y lit qu'à une « conférence extraordinaire des Adventistes du Septième Jour de l'Europe centrale » tenue à Bâle du 15-18 juillet 1887 (avec le concours de S.-N. Haskell, W. C. White et A.-O. Olsen, membres du comité exécutif de la Conférence générale), la commission des résolutions, composée de W.-C.

White, S.-N. Haskell et L.-R. Conradi, présenta la résolution suivante, qui fut adoptée à l'unanimité :
« Considérant que l'expérience de nos frères, dans toutes les parties du monde, a démontré l'absolue nécessité d'écoles ayant pour but de préparer et d'instruire les personnes devant entrer dans diverses rentes branches de l'œuvre du message du troisième ange ;

« Considérant en outre que nous avons devant nous, l'Europe centrale, un champ qui demande des ouvriers intelligents et instruits qui seront à même de faire face aux difficultés de la situation, de travailler en public et avec succès dans les diverses langues des nationalités comprises dans ce champ ;

« Considérant enfin que le Seigneur, par l'esprit de prophétie, a clairement montré la nécessité spéciale de faire des efforts en vue de former et d'instruire des ouvriers pour ce champ ;

« En conséquence :

« Cette conférence reconnaît l'importance vitale de l'établissement immédiat, à Bâle, le quartier-général de notre œuvre dans l'Europe centrale, d'une école dont le principal but soit de former des personnes devant prendre part dans les diverses branches de l'œuvre du message dans ce vaste champ. »

C'était douze ans après l'arrivée de frère Andrews en Europe, quatre ans après sa mort, et deux ans après l'érection de l'Imprimerie Polyglotte. Malgré l'influence des auteurs de cette résolution, elle ne devait être exécutée que cinq ans plus tard, non pas à Bâle, mais à Neuchâtel, et dans des conditions autrement modestes que ne le laissaient supposer les termes de la résolution.

Mon article ne donnait peut-être pas au cours de la Chau-de-Fonds, de février 1892, toute l'importance qu'il mérite, si l'on songe que la Bible y fut enseignée par E.-J. Waggoner (deux cours) ; qu'on y donna un cours d'histoire de 24 leçons, un cours d'hygiène et un cours de colportage.

Il est bon d'ajouter aussi que ce « projet du comité de la conférence » avait été approuvé par une résolution de l'Assemblée annuelle de l'été précédent (15 juillet) : il fut suivi par 21 élèves réguliers, et c'est de là, probablement, que partit l'étincelle qui amena la fondation de l'Ecole de Pesieux.

Nous reproduisons ci-dessous une photographie du cours de Nîmes, confié aux soins des frères Guenin et M. Tièche.

J. V.



Le cours de Nîmes (1919-1920)

Souvenirs de J.-N. Loughborough

La *Review*, qui vient d'arriver, nous apporte une triste nouvelle : le pasteur J.-N. Loughborough vient de mourir, âgé de 92 ans, dans notre sanatorium de Ste-Hélène, où il s'était retiré il y a quelques années.

Cette disparition mettra le deuil dans les cœurs de tous ceux qui ont eu le privilège de voir et d'entendre ce vieux pionnier du Message, et ce n'est pas sans émotion qu'ils apprendront que celui qui a parcouru la terre entière, pour faire connaître les débuts de notre œuvre, et affermir la foi de nos membres en l'Esprit de prophétie, n'est plus. Il n'est pas mort des suites d'une bronchite ou de pneumonie comme cela arrive si souvent aux vieillards de son âge à cette époque de l'année : mais il s'est éteint lentement, comme une lumière qui cesse de briller faute de combustible. Depuis quelques semaines, il perdait graduellement ses forces, et finalement comme les patriarches de l'Ancien Testament, il s'endormit et « se coucha avec ses pères ».

Le frère J.-O. Corliss, autre pionnier vénérable, qui, lui aussi, nous a quittés il y a quelques semaines de peine, avait écrit une sorte de biographie des premiers ouvriers de l'œuvre. Voici celle qu'il consacrait au pasteur Loughborough et que la *Review* a publiée dernièrement :

« John-N. Loughborough naquit dans l'Etat de New-York le 26 janvier 1832. Il connut, à l'âge de douze ans, les enseignements de William Miller et de ses disciples, qui prêchaient alors, d'après les prophéties, que la fin de l'histoire de ce monde était proche.

« Ce message émouvant s'implanta profondément dans l'esprit de l'enfant, et fit sur lui une telle impression, qu'à l'âge de dix-sept ans, il se mit à prêcher, du mieux qu'il put, la doctrine adventiste. Il continua pendant trois ans environ, c'est-à-dire jusque dans le courant de 1852. Alors, son attention fut attirée sur le fait que la doctrine du Sabbat était une partie essentielle du dernier message de Dieu au monde. Il commença immédiatement à observer le 7^e jour, et entra bientôt en relation étroite avec le pasteur Joseph Bates et le pasteur et Madame White, qui parfirent sa connaissance de la vérité, et il devint ainsi un de ses laborieux et utiles serviteurs.

« Les relations qu'il eut dans son jeune âge avec ces solides pionniers, lui donnèrent souvent aussi l'occasion de suivre les divers développements de l'œuvre. Observateur attentif et doué d'une mémoire fidèle, il était bien désigné pour donner à notre dénomination une histoire de la naissance et des progrès du Message, ce qu'il fit dans un livre publié en 1905, et qui est considéré depuis, comme un manuel authentique.

« Au cours de l'été 1868, le Dr. M.-G. Kellogg, qui avait vécu en Californie pendant plusieurs années, passa quelques semaines chez le pasteur James White, près de Greenville, dans le Michigan. Il demanda avec insistance qu'on envoyât de l'aide sur la côte du Pacifique, disant que quatre ou cinq personnes observaient le Sabbat à San-Francisco, et qu'on devrait entrer en relation avec elles. A ce moment-là, on considérait la Californie presque comme un champ étranger. Mais lorsque la Conférence générale se réunirait, le printemps suivant, on accueillit favorablement la demande en faveur de la Californie, et on demanda aux pasteurs Loughborough et D.-T. Bour-

deau de se charger de cette mission. Comme il n'y avait pas, en ce temps-là, de chemin de fer entre la côte de l'Ouest et les « Etats », ces frères se rendirent à destination par l'isthme de Panama.

« Au bout de quelques années, lorsque l'œuvre en Californie fut bien établie, le pasteur Loughborough retourna dans l'Est, et quand le frère Ings demanda qu'on se mit à travailler en Angleterre, son pays natal, on pria le pasteur Loughborough de se charger de l'œuvre de ce champ, ce qu'il fit, quittant l'Amérique le 17 décembre 1878.

« Revenant en Amérique en temps utile, sa mission, pendant plusieurs années, consista à assister aux assemblées des Camps, et à faire, dans l'intérêt des jeunes fidèles, le récit de ses souvenirs sur les débuts du Message.

« Un beau trait du caractère du pasteur Loughborough, c'était son calme dans les circonstances critiques. Un simple exemple de cette nature ne sera pas déplacé ici. Lorsque l'auteur de cet article était à Londres, en 1896, le pasteur Loughborough y passa quelques jours en attendant le départ de son bateau pour la Suède. Le jour qui suivit son arrivée, il me demanda de l'accompagner à la gare pour chercher sa malle, qu'il y croyait en magasin. Il eut la déception de ne voir son bagage nulle part.

« Après avoir fouillé toute la gare sans succès, le chef de gare demanda au pasteur Loughborough depuis combien de temps il était dans le pays. Il répondit qu'il avait passé autrefois quelques années en Angleterre, mais que maintenant, il venait de New-York. — Avez-vous réclamé votre bagage à l'arrivée du train, demanda-t-il ensuite ? — Non, je ne croyais pas que ce fût nécessaire, dit-il, commençant à être inquiet. — Mais alors, fit l'employé, puisque vous connaissiez les coutumes du pays et que vous avez complètement négligé de vous occuper de votre bagage quand il le fallait, il n'est pas surprenant qu'on ne puisse le trouver maintenant.

« En retournant chez le pasteur Spicer, où nous habitons tous deux, le pasteur Loughborough paraissait préoccupé et peu disposé à parler. Il passa le reste de la journée dans la solitude et le silence, faisant seulement remarquer qu'il n'aurait pas donné pour 500 dollars le manuscrit qui se trouvait dans sa malle. Le lendemain matin, cependant, il apparut avec sa bonne humeur naturelle, et fit remarquer que sa malle était en sûreté et qu'il la trouverait à son arrivée en Suède. Lorsqu'on lui demanda si la malle portait son adresse, il répondit que la seule adresse qui s'y trouvât avec son nom c'était Topeka, Kansas (Etats-Unis). On lui demanda alors comment il pouvait être si certain qu'elle se trouvait en sûreté. Il répondit qu'il avait rêvé pendant la nuit qu'il était à destination, il y avait trouvé sa malle. Effectivement, lorsqu'il aborda en Suède, sa malle était là sur le quai. Dans une lettre écrite à ce sujet, il ajoutait qu'ayant été précédé par sa malle, il avait économisé près de trois dollars en frais de transport qu'il aurait dû payer s'il l'avait eue avec lui.

« Quand le frère Loughborough revint en Amérique, après avoir rempli sa mission en Suède, on lui demanda de faire un voyage autour du monde pour visiter toutes nos principales missions et raconter l'histoire des débuts du Message et de ses progrès dans le monde entier. Il était avancé en âge à ce

moment, mais il fit le voyage avec une vigueur qui ne se ralentit pas.

« Quand il s'y vit obligé par l'âge, il quitta de bon cœur le service actif pour se retirer au Sanatorium de Ste-Hélène, en Californie, où il vit, en ce moment, dans la sérénité, âgé de 91 ans, attendant l'appel du Maître qu'il a si longtemps servi avec une indéfectible fidélité. »

Le Maître vient de le rappeler, et nous ne reverrons plus ici-bas ce bon vieux frère, que les anciens membres de nos conférences ont connu, et qu'ils ont aimé. Mais nous le reverrons là-haut, dans le ciel : car lorsque le Seigneur reviendra, il se lèvera pour recevoir la récompense promise à ceux qui auront « aimé son avènement ». Dieu nous donne d'être fidèles jusqu'à la fin afin de recevoir la couronne de vie !

DR JEAN NUSSBAUM

Joyeuse attente

Sera-ce au point du jour, au lever de l'aurore ?
A l'heure où de la nuit la paix domine encore ?
Le Roi de gloire alors, rompant tous leurs liens,
Auprès de Lui prendra les siens.

Ou sera-ce en plein jour ? ou bien au crépuscule ?
Ou peut-être à minuit ? L'ombre soudain recule
Devant le Roi de gloire exauçant le « Reviens,
Seigneur Jésus, chercher les tiens ! »

Entendez-vous chanter les célestes phalanges,
Les saints glorifiés, les anges, les archanges ?
Autour du Roi de gloire on chante encor : « Reviens,
Seigneur Jésus, chercher les tiens ! »

Echapper à la mort ! quel bonheur ! quelle grâce !
Sans souffrance et sans pleurs contempler face [à face

Le divin Roi de gloire, et jouir de ses biens,
Alors qu'Il vient chercher les siens !

Soyez les bienvenus, ô bienheureux présages !
Tu ne peux essayer les larmes des visages
Qu'en revenant enfin sur notre terre en Roi :
Étoile du matin, notre espoir n'est qu'en Toi !

Epouse sainte, apprête la parure :
Ne tarde plus, prépare-toi :
L'Évangile est offert à toute créature ;
Voici venir ton Roi !

Auteur anonyme.

“ L'Éternel notre justice ” (Jér. 23 : 6)

Rien ne donne au croyant un repos plus complet que de penser à la justice parfaite de Christ.

Combien souvent les saints de Dieu sont découragés et tristes ! Je ne crois pas pour ma part qu'ils pourraient l'être s'ils se représentaient mieux leur état de perfection en Christ. Quelques-uns parlent sans cesse de leur corruption et du mal inhérent à leur nature ; c'est très vrai, mais pourquoi ne pas faire un pas de plus et nous rappeler qu'en Christ nous sommes parfaits ?

Ce n'est pas étonnant que ceux qui ne voient que leur corruption en soient profondément découragés ; mais si nous nous rappelons que Christ nous a été fait justice aussi bien que rédemption nous ne pouvons que reprendre courage. En effet, quoique bien des détresses nous attendent encore, et que Satan nous assaille de toutes manières, cependant, dans l'alliance de la grâce, tout a déjà été prévu et accompli

pour nous en Christ. Sur la croix, Jésus a dit : « Tout est accompli », et si c'est vrai, je ne puis que me réjouir d'une joie ineffable et glorieuse, non sur la justice qui me venait de la loi, mais sur celle de Christ que je m'approprie par la foi.

Dès lors mon cœur doit déborder de reconnaissance, et je veux vivre désormais pour Celui qui est mort et ressuscité pour moi. — Edition Jeheber.



La mode et la morale

Le petit discours qui suit a été lu, il y a quelques années, à Genève, à une séance de la Ligue contre la Mode réunie à la chapelle adventiste.

Il y a deux morales : la chrétienne et la mondaine.

La morale mondaine est élastique, large, facile ; elle n'a pas de limites bien définies : elle permet une foule de libertés dans le langage et dans les actions, dont la morale chrétienne se scandalise et qu'elle condamne sans réserves ; ainsi, les fameux costumes de soirées, le flirtage, la galanterie et une littérature où sont racontées avec élégance et mœurs légères ou franchement immorales.

La morale chrétienne est celle que Jésus résume, et dont il donne la formule dans le fameux précepte : « Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » (Mat. 5 : 28.)

On peut dire que la MODE a pris à tâche d'agacer, de provoquer et de battre en brèche la morale mondaine aussi bien que la morale chrétienne. Elle est leur Tentateur, leur mauvais Génie. Elle les accompagne, les suit de près, ne les perd pas un instant de vue. Courtisane habile, elle guette l'homme pour lui faire oublier ses scrupules, et le faire trébucher dans ses filets.

Avec cela, elle a ses caprices ridicules, absurdes, phénoménaux qui donnent lieu de s'étonner de ses succès extraordinaires tant chez ses habitués que chez ceux qui prétendent se moquer et se passer d'elle.

L'histoire de la mode depuis 200 ou 300 ans en contient des preuves abondantes. Il suffit de consulter les ouvrages spéciaux sur la matière, et les gravures qui représentent le costume mondain de nos ancêtres.

Les personnes qui ont cinquante ou soixante ans ont vu des modes de vêtir la femme qui étaient simplement monstrueuses, et auxquelles les dames, avec peu d'exceptions, se sont soumises avec une docilité angélique qui a dû surprendre les malins esprits eux-mêmes : telles la « crinoline » burlesque, la taille de guêpe criminelle, la « tournure » infâme.

Depuis quelques années, le rêve obstiné, passionné de Madame La Mode est de donner au costume féminin les lignes et les façons du costume masculin ; en un mot, de confondre les sexes. Elle a essayé d'arriver à son but de diverses manières, mais sans y parvenir encore ; les journalistes qui ont mentionné notre Ligue, l'ont fort spirituellement rappelé dans leurs chroniques. Donc ici (et cela lui arrive encore quelque fois) la mode a enregistré un échec.

Pour se venger de son insuccès, dans un accès de rage, elle a juré qu'elle ferait circuler la femme sur la rue, à demi-vêtue et sur la pointe des pieds ! — Cette fois-ci, elle l'a emporté, et pour peu que la morale mondaine ne se réveille pas de son en-

gourdissement, et que la morale chrétienne ne revienne de ses vacances, qui sait jusqu'où Madame Mode nous conduira ?

Oui, la morale chrétienne est en vacances ; elle est, pour le quart d'heure, introuvable, semble-t-il, en matière de costume féminin ; elle s'est laissé chloroformer, et il est temps que quelqu'un prenne la parole en son nom et au nom de milliers de jeunes filles, nos enfants, que la Mode pousse vers l'abîme.

En fait de modes extravagantes, il est juste de faire au sexe masculin sa part de responsabilité. On peut dire que sa tolérance, son indulgence, son approbation tacite ou explicite comptent pour beaucoup, pour ne pas dire davantage, dans les succès de la Mode.

La preuve, c'est que certaines modes ont fait fiasco devant la réprobation du sexe masculin, comme la jupe-pantalon, qui a été l'objet d'un *tolle* général de la part des messieurs.

Il est donc bien entendu que tout ce qu'on dit contre la mode s'adresse, non pas seulement aux dames, mais aussi aux messieurs.

Cette lutte n'est pas d'aujourd'hui. Calvin avait dû tenir compte de la Mode dans sa lutte contre les libertins et les mœurs de son temps.

Au dix-septième siècle, les Quakers, au dix-huitième, les Anabaptistes, au dix-neuvième, les Men-

nonites, ont réagi contre les excentricités, la barbarie et les ruineuses dépenses de la Mode, en arborant courageusement un costume sévère, trop sévère même, mais qui leur donne droit à une admiration d'autant plus grande que leur effort était plus héroïque.

Trouverons-nous aujourd'hui un écho ? Oh ! nous ne nous berçons pas d'illusions. Nous n'avons pas la sotte prétention d'enchaîner Mme La Mode, d'enrayer sa marche bruyante et funeste, encore moins de la faire rougir : nous voudrions seulement élever une protestation vigoureuse, à l'abri de laquelle quelques jeunes victimes, récentes ou futures, puissent venir se placer, se garantir des séductions de la grande Tentatrice, et marcher, affranchies d'une tutelle intolérable, la tête haute, le front serein, la pitié au cœur et le sourire sur les lèvres.

J'ai dit.

J. V.

P.-S. — Pour être juste, j'aurais dû enregistrer dans ce qui précède, et avec satisfaction, la généreuse et louable inspiration de la Mode qui — depuis 15 ou 20 ans — permet aux femmes de respirer à pleins poumons ; et les dispense de s'atrophier le foie, les reins et tous les organes vitaux, en leur laissant la liberté de laisser à leur buste la forme gracieuse et ferme que lui a donnée le Créateur.

NOUVELLES DE L'ŒUVRE



Types algériens

Au seuil de l'Orient

Le 26 juin 1923, je m'embarquais sur le *Gouverneur Général Chanzy* à destination de l'Algérie. Après de longues heures de voyage, j'aperçus à l'horizon une immense ligne de couleur brune. Un vieux colon me frappe sur l'épaule et me dit avec un bon sourire : « Eh ! bien, voilà la terre d'Afrique ! » Une foule de pensées confuses se présentaient à mon esprit. Mais mes préoccupations disparurent bien vite à mesure que nous approchions des côtes. J'étais vraiment impressionné à la vue du superbe panorama que présente le golfe d'Alger.

A droite, la ville bâtie en gradins, blanche, comme construite dans une colline de craie. A gauche, de

splendides et verdoyants coteaux couverts de nombreuses habitations, également blanches. Frère A. Meyer m'attendait au port. Quelle joie de trouver une figure connue, lorsque l'on arrive sur une terre étrangère !

Désirant connaître la ville maure, je partis un jour avec un vieil arabe qui me servit de guide. La ville arabe est une confusion de petites rues, tortueuses, étroites, mystérieuses, un vrai labyrinthe. De temps en temps, on aperçoit un coin de ciel bleu et la silhouette élégante d'un minaret. Très nombreux sont les mendiants demandant la charité au nom d'Abd-el-Kader-el-Djilani. On rencontre des Mauresques à la figure voilée qui passent silencieuses, des nègres, des Arabes en guenilles montés sur de petits ânes lourdement chargés.

Nous cheminions tranquillement, lorsque tout-à-coup nous entendons un vacarme formidable. Nous montons quelques marches d'escalier et dans une zaouïa mal éclairée (établissement d'instruction musulman), nous voyons le maître qui enseigne le Coran aux enfants assis sur des nattes. Cet homme me regarda avec dédain. Dans ses yeux, je lisais presque de la haine. Voulant m'expliquer ce regard étrange, je compris bien vite qu'étant vêtu à l'européenne, le maître avait vu en moi ce que les mahométans appellent un « Roumi », c'est-à-dire un infidèle, ou, selon leur expression, un fils de chien. Ces docteurs du Coran sont ceux qui incarnent le mieux le fanatisme de l'Islam.

Nous continuons notre chemin, et descendons une petite rue ; de chaque maison nous parvient une odeur de myrthe et de jasmin. Arrivés au bas de la rue, nous entrons dans le cimetière des princesses. Sous une kouba, repose le très estimé Sidi ben Ali ben Mohamed. Mon guide m'arrête, et me dit : « Ti sais missiou, là sous les trois figuiers, y a les deux princesses qui sont là didans la terre. Ti sais y étaient jolies, et dis hommes méchants lis ont tués. »

Puis, d'un air de confiance, il me fit comprendre que le saint Sidi ben Ali ben Mohammed renaît dans le tronc des trois figuiers, et quand ces arbres sacrés poussent leurs nouvelles feuilles, l'âme frêle des deux princesses réapparaît dans les feuilles argentées.

Près de la Kasbah (vieux fort), spectacle intéressant ! Sous des tentes de couleur jaune-rouge nous trouvons les coiffeurs arabes. Ils sont à la fois dentistes, médecins, etc. Sur le sol, des centaines de vieilles dents. C'est une enseigne prouvant la qualité de l'opérateur. Un peu plus loin, sur un morceau d'étoffe sale, gisent les instruments dentaires, rouillés et poussiéreux.

Un individu entre sous la tente, se plaignant de maux de dents. Il n'y a qu'un seul remède : le baume d'acier. Notre dentiste lui introduit dans la bouche une sorte de crochet entouré d'un torchon de toile ensanglantée. Après quelques minutes d'efforts, la méchante dent est extraite. Le même instrument sale et répugnant pénètre dans d'autres bouches sans jamais être lavé. Bien entendu, ici on ne parle pas d'hygiène ; ces pauvres arabes ne savent pas ce que cela veut dire. Toutefois ils ne semblent nullement incommodés de ce genre de procédés.

En voici un autre qui a mal à la tête : le remède sera radical : on va lui faire quelques incisions à la nuque avec un rasoir malpropre ; ensuite l'opérateur lui applique des ventouses fabriquées avec des boîtes en fer blanc, transmettant ainsi au patient les plus terribles maladies. Plus loin, nous trouvons une vingtaine d'hommes accroupis près d'un vieux pan de mur, écoutant sous un soleil ardent le conteur indigène qui narre les gloires passées.

A mesure que le voyageur pénètre dans l'intérieur du pays sa vision de l'Orient se précise toujours plus. Dans l'oasis, l'Arabe vit sous la tente près de son chameau, l'ami inséparable de ces solitudes brûlantes. Le fils du désert est bien le maître incontesté de ces lieux. Quoi de plus ravissant, de plus enchanteur, que de voir le coucher du soleil dans ces régions dépourvues de tout ce qu'on appelle vie ! Le désert prend une couleur rouge vif qui passera au violet. Il semble que l'astre du jour revêt sa plus belle parure. Puis la nuit étend son voile bleu. Quoi de plus magnifique que ces nuits d'Algérie, où le ciel reste couleur d'azur.

A la fin du jour, l'Arabe monte sur une dune de sable, et la face tournée vers la Mecque, il adresse à Dieu sa prière. Plusieurs fois, sa haute stature s'in-

cline pour adorer le Créateur des cieux et de la terre. Le jour est alors à son déclin : tous les bruits font silence ; seuls, les rugissements de quelques rares panthères viennent troubler les solitudes du pays de la soif.

Chers amis, on a dit avec raison que l'Orient se réveille de sa torpeur séculaire. Il y a certainement chez ces peuples des âmes au cœur honnête et bon que Jésus désire sauver. C'est une armée de colporteurs qu'il nous faut en Algérie. A cet effet, le pays nous offre les plus merveilleuses perspectives. La vérité que vous connaissez, ce n'est pas pour la garder pour vous-mêmes que le Christ vous l'a donnée ! Qui veut se lever, et venir nous aider ? Notre glorieux Message doit briller dans ces contrées ; hâtons-nous ; bientôt ce sera trop tard. Qui veut servir le Christ fut-ce même à l'ombre chaude de l'Islam ? Répondez-vous à l'appel de l'Africain ? Je laisse cette responsabilité sur vos consciences.

Votre dévoué au service du Maître,

A. GISSLER.

Fleurier

Fleurier, 5 mai 1924.

J'ai le plaisir d'annoncer que, depuis mon dernier rapport, quatre personnes ont accepté la vérité. Dieu m'a donné des preuves de sa présence, et Il m'a accordé de voir qu'au sein de l'opposition son œuvre peut se développer : à Lui en soit toute la gloire !

Il y a encore plusieurs personnes intéressées à notre Message, qui, je l'espère, marcheront dans un prochain futur.

C'est avec un sentiment de reconnaissance envers Dieu que je poursuis l'œuvre commencée au Val-de-Travers, comptant sur de nouvelles victoires.

Votre dévoué dans le Seigneur,

D. LECOULTRE.

*Des Nouvelles de l'Œuvre !!
A qui le tour ?*

Rapport statistique de l'Union latine, premier trimestre 1924

Conférences	Membres	Admissions		Dîmes	Dons pour les Missions	Moy. des dons p. sem. et par membre	Objectif p. sem.
		par Ban.	par Vote				
Conférence du Léman	849	—	2	31.961.16	11.261.49	1.02	1.50
» française du Midi.	456	—	—	17.680.10	6.356.35	1.07	3.—
» belge.	348	3	1	41.435.35	4.208.50	— .93	3.—
» française de l'Est.	318	17	2	26.684.95	6.953.45	1.68	3.—
» » Nord.	212	—	—	23.291.65	6.745.60	2.45	3.—
Mission italienne	250	16	11	10.478.10	2.520.10	— .78	2.50
» espagnole	191	—	—	4.299.95	1.621.85	— .65	1.—
» portugaise	181	2	—	6.136.28	1.650.20	— .70	2.50
» algérienne	72	—	2	5.646.60	786.70	— .84	3.—
Totaux	2877	38	18	167.614.14	42.104.24	1.13	— .—
1er trimestre 1923	2653	29	11	132.808.67	40.206.09	1.17	— .—

Quelques remarques seulement concernant ce rapport. Les admissions de membres par baptêmes ou par vote ne sont pas nombreuses, mais cependant en plus grand nombre que celles du même trimestre

de l'année dernière. Par contre, il y a une belle augmentation de près de 35.000 francs sur les dîmes du premier trimestre 1923, soit une proportion de 21 %, ce qui dénote un progrès réel, l'augmentation

du nombre des membres de l'Union n'ayant été que de 8 %. Cette fidélité dans le paiement de la dîme ne manquera pas d'être une source de grandes bénédictions pour le peuple de Dieu.

S'il y a près de 2.000 francs d'augmentation sur le même trimestre de l'année écoulée dans les offrandes, il y a vraiment une diminution dans la moyenne par semaine et par membre, l'augmentation ne correspondant pas à la proportion du gain dans le nombre des membres. Efforçons-nous de venir en aide à la cause de Dieu avec plus de consécration et de sacrifice, d'une manière régulière et systématique, afin que l'Évangile du royaume puisse retentir bientôt sur toute la surface de la terre.

ROBERT GERBER.

L'Union canadienne orientale a tenu sa session ce printemps à Kingston, Ontario. Deux journaux quotidiens de cette ville ont ouvert leurs colonnes aux articles préparés par frère E.-A. Jones. En tout

quinze articles ayant pour but de faire connaître notre œuvre et notre message ont paru dans les deux journaux en question.

Rapport des dons pour les missions, janv. à mars 1924

Conférences ou Champs mission.	Objectifs	Sommes reçues	Déficits	Gains	Proport. de l'obéc. atteint
Conf. du Léman	16 575 —	11.261.49	5.313.51	—	67.94 %
» France Midi	17.715 —	6.356.35	11.388.65	—	35.82 %
» belge....	13 260 —	4 285.50	9.051.50	—	31.73 %
» France Est	12.051 —	6.953.45	5.097.55	—	57.70 %
» » Nord	8.443 —	6.745.60	1.717.40	—	79.71 %
Mis. italienne.	7.442.50	2.520.10	4.922.40	—	33.86 %
» espagnole.	2.496 —	1.621.85	874.15	—	64.98 %
» portugaise	5.817.50	1.650.20	4.167.30	—	28.37 %
» algérienne	2.964 —	786.70	2.177.30	—	26.54 %
TOTAL	86 844 —	42.104.24	44.709.20	—	48.40 %

POUR LES JEUNES

Benjamin Franklin

Benjamin Franklin naquit à Boston, le 17 janvier 1706. Il appartenait à une famille de 17 enfants, dont le père, un pauvre fabricant de chandelles, le destinait à la carrière ecclésiastique.

Dans ce but, il l'envoya à l'école dès l'âge de huit ans : mais la dépense étant trop élevée, Benjamin entra comme apprenti dans l'atelier de son père. On lui faisait couper les mèches pour les chandelles, et faire les commissions. Mais le jeune garçon détestait son métier, et ne rêvait que d'aller en mer. Son mécontentement devint si prononcé, que son père lui fit visiter l'atelier de divers artisans, afin de lui donner l'occasion de choisir un métier qui fût de son goût. Peu après, l'aîné de ses frères revenant d'Angleterre où il était allé acheter des caractères d'imprimerie et une presse, Benjamin se décida à entrer chez lui comme apprenti.

Pendant son travail, il s'amusa à écrire des vers que son frère imprimait sur des feuilles volantes, et qu'on vendait dans la rue. Quoique imparfaits les vers du jeune poète se vendaient rapidement, ce dont le jeune auteur se sentait très flatté. Mais son père le dissuada de continuer ce genre d'occupation, en lui disant que ceux qui s'y livraient étaient mal récompensés et peu estimés, et lui suggéra de s'essayer à la prose.

Benjamin n'avait que seize ans lorsqu'il rencontra un volume sur le végétarisme, qui le porta à renoncer à l'usage de la viande. C'était une nouvelle source d'inconvénients pour le jeune homme, qui prenait pension chez sa belle-sœur où l'on mangeait régulièrement de la viande. On lui fit observer qu'on ne pourrait pas cuisiner exprès pour lui, et il proposa de payer la moitié du prix de la pension, quitte à cuire lui-même ses aliments. Dès lors, Benjamin faisait cuire lui-même ses pommes de terre et son riz, et dépensait la différence du prix sur des livres nouveaux. L'amour de la lecture, chez Franklin, était une véritable passion. On le voyait étudier tard dans la nuit, et toutes ses minutes de loisir se passaient à la lecture.

Son frère ayant acheté un journal, le *New England Courant*, le second journal qui eût vu le jour sur la terre d'Amérique, Benjamin fut engagé à y travailler ainsi qu'à y écrire des articles qui furent très estimés.

Mais comme il n'était pas en très bons termes avec son frère, qui le traitait assez cavalièrement, il avait recours à un petit stratagème pour faire passer ses articles dans le journal : celui de les écrire sous un nom d'emprunt, et de les passer dans le bureau par-dessous la porte.

Les choses allant de mal en pis avec son frère, qui s'était mis à le battre, Benjamin forma le projet de chercher fortune ailleurs. L'occasion n'allait pas tarder à se présenter. Ce fut le jour où son frère, pour une incartade de rédaction, fut arrêté et dut passer quelques jours en prison.

Benjamin vendit ses livres pour payer son voyage jusqu'à New-York qui n'était qu'une petite ville de quelques milliers d'âmes. A son grand étonnement, la ville de New-York ne lui fournit pas de travail, et sur les conseils d'un imprimeur sympathique, il se rendit en bateau à Philadelphie à cent-soixante kilomètres plus au sud. Ce second voyage en mer ne contribua pas à lui faire aimer la navigation qui l'avait autrefois tenté. En effet, une violente tempête les amena à Amboy avec trente heures de retard. Franklin continua son voyage à pied sous une pluie battante, et arriva à Burlington un samedi matin. Mais, le bateau de Philadelphie était parti, et comme il aurait dû attendre à mardi, il s'engagea sur un bateau à rames, et arrivait le dimanche matin à neuf heures à Philadelphie, couvert de boue et trempé jusqu'aux os. Il avait en outre les poches pleines de chaussettes et de chemises, et portait un paquet attaché dans un mouchoir rouge. Le voyant passer dans cet accoutrement, les jeunes filles s'amusaient beaucoup à ses dépens ne se doutant guère de sa future célébrité.

Son premier soin fut d'entamer son dernier dollar pour son déjeuner. Armé de trois miches de pain, il traversa la ville en passant, entre autre, devant la maison Read, dont il devait plus tard épouser un membre. Cette jeune demoiselle était, paraît-il, en

ce même moment sur un perron, et rien ne prouve qu'elle n'ait pouffé de rire en voyant passer le jeune étranger.

Tout en marchant, Benjamin remarqua un certain nombre de personnes allant dans la même direction. C'étaient des Quakers qui se rendaient à leur réunion. Il y entra avec eux, s'assit, et tomba bientôt dans un profond sommeil, dont on dut le tirer à la fin de l'assemblée.

Franklin eut bientôt trouvé une place chez un imprimeur, où il fit de tels progrès qu'un homme influent de Philadelphie lui proposa un voyage en Angleterre pour faire l'achat de caractères et d'une presse qui lui permettraient de s'établir à son compte.

C'est à Philadelphie qu'il fit le plus grand nombre de ses inventions, y compris le paratonnerre, la cheminée sans fumée, les lentilles bifocales pour lunettes, le perfectionnement de l'ammoniaque, etc. C'est Franklin, comme on le sait, qui, le premier, a découvert que la foudre et l'électricité sont une même chose. Il fut aussi l'inventeur d'une horloge indiquant les heures, les minutes et les secondes. C'est aussi Franklin qui posa les premiers jalons de la police moderne et du système de protection contre l'incendie.

C'est encore lui qui fonda l'université de Pensylvanie, qui ouvrit le premier hôpital public, la première bibliothèque circulante, et qui introduisit en Amérique les plantes qui devaient fournir une base à l'industrie des paniers en osier.

Au cours de sa carrière, Franklin avait appris seul, à lire et à écrire le français, l'italien, l'espagnol et le latin, langues qui lui furent d'un grand secours plus tard, lorsqu'il devint ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Paris, et qu'il négocia l'alliance franco-américaine, qui fut aussi utile à la France qu'elle ne fut à l'Amérique. (Y. I.)

CLASSES ENFANTINES DE L'ÉCOLE DU SABBAT

Leçon du 7 juin 1924

David fait des préparatifs pour la construction du Temple

Texte de la leçon : 1 Chron. 17 ; 22 ; 28 ; 29.

Verset à apprendre par cœur : « L'Eternel sonde tous les cœurs et pénètre tous les desseins et toutes les pensées. » 1 Chron. 28 : 9.

1. David, le roi d'Israël fit apporter du cèdre du Liban et se fit construire un magnifique palais sur la montagne de Sion, à Jérusalem. Il voulait construire une demeure plus somptueuse à l'Eternel. Il ne voulait plus du tabernacle qui avait été construit par Moïse dans le désert.

2. David fit part de ses plans au prophète Nathan en disant : « Voici, j'habite dans une maison de cèdre, et l'arche de l'alliance est sous une tente. Nathan répondit à David : Fais tout ce que tu as dans le cœur, car Dieu est avec toi. La nuit suivante, la parole de Dieu fut adressée à Nathan : Va dire à mon serviteur David : Ainsi parle l'Eternel : Ce ne sera pas toi qui me bâtiras une maison pour que j'en fasse ma demeure.... Car tu as versé beaucoup de sang devant moi sur la terre. »

3. Alors Dieu envoya ce message à Nathan pour le roi David : « Je t'ai pris au pâturage derrière les brebis, pour que tu fusses chef de mon peuple d'Israël ; j'ai été avec toi partout où tu as marché, j'ai

exterminé tous les ennemis devant toi, et j'ai rendu ton nom semblable au nom des grands qui sont sur la terre. »

4. Le Seigneur était heureux de voir que David avait le désir de lui construire un temple, aussi, il lui dit qu'il pouvait rassembler les matériaux nécessaires pour la construction du temple qui se ferait sous le règne de Salomon son fils. David ne se ferait pas de ce qu'il ne pouvait pas faire ce qu'il aurait voulu, mais il remercia Dieu de toute sa bonté envers lui et envers sa famille.

5. Les ennemis d'Israël n'étaient pas tous conquis ; et dans les années qui suivirent, David livra bien des batailles. Le Seigneur était avec lui, et il était toujours vainqueur de ses ennemis. Comme résultat de toutes ses victoires, il gagna de l'argent et de l'or en grande quantité. Il transporta tous ses biens à Jérusalem, afin que tout soit employé à la construction du temple.

6. « David fit rassembler les étrangers qui étaient dans le pays d'Israël, et il chargea des tailleurs de pierres de préparer des pierres de taille pour la construction de la maison de Dieu. Il prépara aussi du fer en abondance pour les clous des battants des portes et pour les crampons, de l'airain en quantité telle qu'il n'était pas possible de le peser et des bois de cèdre sans nombre.... »

7. « David disait : Mon fils Salomon est jeune et d'un âge faible et la maison qui sera bâtie à l'Eternel s'élèvera à un haut degré de renommée et de gloire dans tous les pays ; c'est pourquoi je veux faire pour lui des préparatifs.... David ordonna à tous les chefs d'Israël de venir en aide à Salomon, son fils. »

8. « David donna à Salomon, son fils, le modèle du portique et des bâtiments, des chambres du trésor, des chambres hautes, des chambres intérieures, et de la chambre du propitiatoire. Il lui donna le plan de tout ce qu'il avait dans l'esprit touchant les parvis de la maison de l'Eternel et toutes les chambres alentour. »

9. « C'est par un écrit de sa main, dit David, que l'Eternel m'a donné l'intelligence de tout cela, de tous les ouvrages de ce modèle. David dit à Salomon son fils : Fortifie-toi, prends courage et agis ; ne crains point, et ne t'effraie point. Car l'Eternel Dieu, mon Dieu sera avec toi ; il ne te délaissera point, il ne t'abandonnera point, jusqu'à ce que tout l'ouvrage pour le service de la maison de l'Eternel soit achevé. »

10. Bien que David ait tout préparé lui-même pour la construction du temple, il donna au peuple l'occasion de faire quelque chose. Et joyeusement, les enfants d'Israël donnèrent leurs plus précieux trésors. « Le peuple se réjouit de leurs offrandes volontaires, car c'était avec un cœur bien disposé qu'ils les faisaient à l'Eternel ; et le roi David en eut aussi une grande joie. »

11. Le Dieu qui sut découvrir le plus cher désir de son serviteur David, sait encore lire dans le cœur de ses enfants aujourd'hui. Il connaît nos pensées les plus secrètes, et les paroles du verset que nous devons apprendre aujourd'hui, s'appliquent à chacun de nous.

QUESTIONS

1. Où David se construisit-il un palais magnifique ? De quel bois était-il fait ? Que voulait-il construire pour Dieu ?

2. A qui David fit-il part de son désir ? Que dit-il à Nathan ? Quelle fut la réponse du prophète ? Quel est le message que Dieu envoya à Nathan pendant la nuit ? Pourquoi Dieu ne voulait-il pas que David lui construise un temple ?

3. A quel travail Dieu avait-il appelé David ? Qu'avait-il fait de lui ? Qu'est-ce que la présence constante de Dieu avait fait pour David ?

4. Comment Dieu considérait-il le désir de David ? Qu'est-ce que Dieu permit à David pour aider à la

construction du temple ? Qui Dieu choisit-il pour construire le temple ? David fut-il soumis à l'Éternel ? Pourquoi David fit-il encore la guerre ? Dieu fut-il encore avec lui ? Qu'est-ce que fit David avec l'or et l'argent qu'il rapporta des batailles ?

6. Quel est l'ordre que le roi David donna concernant les étrangers dans le pays d'Israël ? Quels sont les matériaux qu'il rassembla pour la construction du temple ?

7. Que dit David de son fils Salomon ? Quelle devait être la renommée de la maison de l'Éternel ? De qui réclama-t-il l'aide pour son fils ?

8. Qu'est-ce que David donna à Salomon ? Comment David avait-il obtenu ce modèle ? Quelles paroles de courage Dieu adressa-t-il à Salomon ? Qui serait son aide suprême dans ce travail ?

10. Bien que David ait apporté beaucoup de matériaux pour la construction du temple, à qui donna-t-il l'occasion de faire quelque chose ? Que donnèrent-ils joyeusement ? Pourquoi se réjouirent-ils ? qui se réjouit avec eux ?

11. Qu'est-ce que Dieu sait découvrir aujourd'hui, comme au temps de David ? Qu'est-ce que Dieu connaît ? Qu'est-ce qui s'applique à chacun d'entre nous ?



Leçon du 14 juin 1924

L'histoire d'Absalom ; la mort de David

Texte de la leçon : 2 Sam. 15 ; 18 ; 1 Chron. 29 : 26-28.

Verset à apprendre par cœur : « Honore ton père et ta mère, afin que les jours se prolongent dans le pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne. » Exo. 20 : 12.

1. Absalom était l'un des fils de David. « Il n'y avait pas un homme dans tout Israël aussi renommé qu'Absalom pour sa beauté : depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait point en lui de défaut. » L'histoire de sa vie est triste ; bien que son apparence soit si belle, son cœur était mauvais, et il causa bien du chagrin à son père.

2. Pour attirer l'attention sur lui, « Absalom se procura un char et des chevaux, et cinquante hommes qui couraient devant lui. » Il se levait de bon matin, et se tenait au bord du chemin de la porte, et traitait avec les Israélites qui venaient pour voir le roi. Il disait des paroles aimables à ceux qui croyaient avoir été traités avec injustice, et leur disait que s'il régnait, il ne permettrait pas que de telles choses se produisent.

3. « Et quand quelqu'un s'approchait de lui pour se prosterner, devant lui, il lui tendait la main, le saisissait et l'embrassait.... Et Absalom gagnait le cœur des gens d'Israël. » Au bout de quelque temps, Absalom se rendit à Hébron, et il « envoya des espions dans toutes les tribus d'Israël pour dire : Quand vous entendrez le son de la trompette, vous direz : Absalom règne. »

4. Des messagers vinrent vers David et lui dirent qu'Absalom réunissait une armée pour se battre contre lui. « Et David dit à tous ses serviteurs qui étaient avec lui à Jérusalem : Levez-vous, fuyons, car il n'y aura pas de salut pour nous devant Absalom : Hâtez-vous de partir ; sinon, il ne tarderait pas à nous atteindre, et il précipiterait dans le malheur et frapperait la ville du tranchant de l'épée. »

5. « David monta sur la colline des oliviers. Il montait en pleurant et la tête couverte, et il marchait pieds nus ; et tous ceux qui étaient avec lui se couvrirent aussi la tête, et ils montaient en pleurant. » David fut arraché de son trône, de son palais, de la capitale du royaume par les actes méchants d'un fils qu'il aimait tendrement.

6. Absalom avait rassemblé une grande armée, mais la plus grande partie des hommes capables et fidèles avait suivi David. David divisa son armée en trois compagnies à la tête desquelles il plaça un chef.

David appela les différents capitaines et leur dit : « Pour l'amour de moi, doucement avec le jeune Absalom. Et tout le peuple entendit l'ordre du roi à tous les chefs au sujet d'Absalom. »

7. La bataille eut lieu dans un taillis près de la rivière de Jourdain. Les soldats de David furent victorieux, car Dieu fut avec eux, et il y eut en ce jour-là une grande défaite de vingt mille hommes. Absalom s'enfuyait. « Il était monté sur un mulet, le mulet pénétra sous les branches entrelacées d'un térébinthe, et la tête d'Absalom fut prise au térébinthe ; il demeura suspendu entre le ciel et la terre, et le mulet qui était sous lui passa outre. Un homme ayant vu cela vint dire à Joab : Voici, j'ai vu Absalom suspendu à un térébinthe. » Alors Joab qui était l'un des trois capitaines, « prit en main trois javalots, et les enfonça dans le cœur d'Absalom encore en pleine vie au milieu du térébinthe.... Ils prirent Absalom le jetèrent dans une grande fosse au milieu de la forêt, et mirent sur lui un très grand monceau de pierres. »

8. Dès qu'Absalom eut été tué, Joab sonna de la trompette, et rassembla ses hommes qui poursuivaient Absalom. Joab envoya deux messagers donner des nouvelles de la bataille au roi. « David était assis entre les deux portes. La sentinelle alla sur le toit de la porte vers la muraille ; elle leva les yeux et regarda. Et voici, un homme courait tout seul. La sentinelle cria, et avertit le roi. Le roi dit : S'il est seul, il apporte des nouvelles....

9. La sentinelle vit un autre homme qui courait.... Le roi dit : Il apporte aussi des nouvelles. » Lorsque le premier messager arriva, il se prosterna devant le roi et il lui dit que son armée avait gagné la bataille. Le roi dit alors : « Le jeune Absalom est-il en bonne santé ? » Le messager répondit : « J'ai aperçu un grand tumulte au moment où Joab envoyait le serviteur du roi et moi ton serviteur, mais je ne sais ce que c'était. »

10. Lorsque le second messager arriva, le roi lui demanda : « Le jeune Absalom est-il en bonne santé ? » Alors, le messager lui apprit la mort de son fils. « Alors le roi, saisi d'émotion, monta dans la chambre au-dessus de la porte et pleura. Il disait en marchant : Mon fils Absalom ! mon fils, mon fils Absalom ! que ne suis-je pas mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils !

11. Et la victoire, ce jour-là fut changée en deuil pour tout le peuple, car en ce jour le peuple entendait dire : le roi est affligé à cause de son fils. »

12. Au bout de peu de temps, ceux qui s'étaient détournés de David, revinrent à lui, et la paix fut rétablie dans le pays d'Israël. « David mourut dans une heureuse vieillesse, rassasié de richesse et de gloire. Et Salomon son fils régna à sa place. »

QUESTIONS

1. Qui était Absalom ? Qu'est-il dit de son apparence ? Comment était son cœur ?

2. Que fit Absalom pour attirer l'attention d'Israël ? Où alla-t-il ? Que disait-il à ceux qui se croyaient mal traités ?

3. Comment gagnait-il le cœur des gens ? Au bout d'un certain temps, où se rendit-il ? Où envoya-t-il des espions ? Que dirent-ils au peuple ?

4. Quelle est la nouvelle que les messagers apportèrent à David ? Qu'est-ce que David dit à ses serviteurs ? Pourquoi les pressa-t-il de se hâter ?

5. De quel côté David se dirigea-t-il ? Comment montra-t-il son chagrin ? Comment le peuple s'associa-t-il à la douleur du roi ? Malgré l'amour que son père lui témoignait, que fit Absalom ?

6. Qui Absalom rassembla-t-il ? Qui était du côté de David ? Comment David organisa-t-il son armée ? Quelle recommandation fit-il à ses capitaines ?

7. A quel endroit la bataille eut-elle lieu ? Combien y eut-il d'hommes qui furent tués ? Comment Absalom fut-il pris alors qu'il fuyait ? Comment Joab l'apprit-il ? Que fit-il ? Que firent-ils du corps d'Absalom ?

8. De quelle manière Joab annonça-t-il la fin de la bataille ? Comment fit-il porter des nouvelles au roi ? Où se tenait David pendant la bataille ? Qu'est-ce que la sentinelle annonça ? Que dit le roi ?

9. Qu'est-ce que la sentinelle vit encore ? Que dit le roi ? Que fit le premier messenger ? Quelle est la question que le roi posa ? Quelle fut la réponse du messenger ?

10. Quelle est la question qui fut répétée au second messenger ? Qu'annonça-t-il ? Comment David reçut-il les nouvelles ? Quelles sont les paroles tristes qu'il prononça ?

11. Comment la victoire se tourna-t-elle ce jour-là ?

12. Qu'arriva-t-il au bout de peu de temps ? Qu'est-il dit de la mort de David ? Qui régna à sa place ?

REVUE ADVENTISTE

— « Dieu présenta aux prophètes, en quelques traits, mais avec la plus admirable précision, toute l'histoire future des nations jusqu'à la seconde venue de Jésus-Christ et jusqu'au règne des saints. »
— Louis Gaussen.

Notre prochain numéro sera partiellement consacré à la journée de l'Éducation. Divers articles écrits par le secrétaire de l'Éducation, des présidents de Conférence et les directeurs de l'École et du Colportage présenteront la question de l'École devant notre jeunesse et leurs parents. Une collecte sera prise, SABBAT 14 JUIN, en faveur des élèves ayant besoin de secours. Nous recommandons la lecture attentive de ces articles, et nous plaçons sur le cœur des amis de la jeunesse et de la mission la collecte du 14 juin.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Question 66. — *Le vin dans la Bible.* — Peut-on affirmer d'une façon absolue que le vin de la Bible soit du vin non fermenté ? Dans ce cas, pourquoi les Nazaréens, Jean-Baptiste et d'autres devaient-ils se mettre au régime du vin non alcoolisé (ni vin ni cervoise) ? Cette interdiction n'implique-t-elle point l'usage du vin fermenté par le peuple ?

Réponse. — Votre argument est correct. Si l'Ancien Testament (et même le Nouveau) ne prohibe pas d'une façon absolue l'usage de boissons fermentées, il met en garde contre le danger de cet usage. L'obligation de l'abstinence totale pour quelques-uns constitue un exemple significatif et en consacre le principe. Ce principe peut — dans certains cas — devenir une règle générale. Rom. 14 : 21. A l'Église de décider quand le temps et les circonstances exigent l'application générale du principe à tous ses membres. L'Église adventiste du septième jour a jugé que ce temps était venu et elle a eu raison.

Question 67. — *Le costume masculin.* — On demande pourquoi, en fait de vêtement, ceux des dames seuls sont toujours visés, alors que ceux des ouvriers ne sont pas toujours modestes : redingotes, cols de satin, etc. Les pasteurs méthodistes, avec leur modeste veston, donnent une haute idée de la simplicité chrétienne par opposition à la redingote des pasteurs des églises mondaines.

Réponse. — Le port de la redingote a sa raison d'être pour le prédicateur qui annonce la parole de Dieu « du haut de la chaire », devant une assemblée réunie pour le culte. Ce costume cadre avec la solennité du lieu et de la circonstance. Il n'est pas indispensable ou même pas indiqué dans les visites ou encore dans certaines réunions populaires. Il faut éviter de tomber dans l'un ou l'autre écueil : celui d'oublier et celui d'exagérer la « dignité pastorale ». Un journal religieux protestant citait récemment le cas de pasteurs protestants qui se promènent le village (en pays catholique) la tête nue et les jambes en bandelettes. Voilà certainement une jactance peu favorable à l'Évangile.

NÉCROLOGIE

ARTHUR GEHRING. — Mercredi 30 avril, on conduisit à sa dernière demeure la dépouille mortelle de notre frère Arthur Gehring, de Delémont, mort à l'âge de 28 ans ; il laisse une jeune veuve sans ressources et deux fillettes.

Frère Gehring avait accepté le Message il y a 4 ans, lors du stage de frère Guyot à Delémont. Dès sa conversion, notre frère se heurta à toutes sortes de difficultés. Inquiété d'abord, et cela pendant plusieurs mois, par l'impossibilité où il se trouvait de tenir du travail à cause du Sabbat, il contracta, il y a bientôt une année, la maladie qui devait l'emporter.

Sa veuve m'a assuré que leur foi avait grandi dans leurs épreuves, et que les expériences par lesquelles le Seigneur les avait fait passer leur ont été salutaires.

Les parents du défunt étant de langue allemande, ils se sont assurés les services du pasteur allemand, M. Zulauf, qui a parlé, au cimetière, de la foi vivante de notre frère. Le soussigné a adressé un appel pressant aux nombreux amis venus pour témoigner, par leur présence, de leur sympathie à la famille éplorée.

Nous renouvelons nos sentiments de profonde sympathie à notre sœur, et nous lui disons : Bon courage ! le Seigneur n'abandonne pas ceux qui se confient en Lui.

D. LECOULTRE.

Ménage adventiste désirerait une personne de bonne santé et énergique pour assurer tous soins du ménage (5 enfants). Ecrire Jules Imbert, Machine à écrire, 13, place d'Armes, Toulon (Var). Sabbat libre, bien entendu.

LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :
DAMMARIE-LES-LYS (S.-et-M.), France

Prix de l'abonnement

	Un an	6 mois
France, Belgique et Colonies	10 fr.	6 fr.
Etranger (argent français)	12 fr.	7 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

AGENTS :

PARIS, 1 Nicolas Roret, 13* LYON, 3 Ste Marie-des-Terreux.
STRASBOURG, 144 Grand'Rue. LAUSANNE, 4 Jumelles.
BRUXELLES, 174 Bd Anspach. ALGER, 2 Robert Estoublon.

Le rédacteur : JEAN VUILLEUMIER

Le gérant : SAMUEL BADAUT

Imp. Les Signes des Temps, Dammarie-les-Lys (S.-et-M.) France